

Heuristique et limites du modèle policier en traduction

Nicolas Froeliger

▶ **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Heuristique et limites du modèle policier en traduction. Au coeur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets, Editions du CIPA, pp. 81-94, 2012, Au coeur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets. hal-01132667

HAL Id: hal-01132667

https://u-paris.hal.science/hal-01132667

Submitted on 17 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Heuristique et limites du modèle policier en traduction

Nicolas Froeliger
Master pro ILTS, Clillac-ARP (EA 3697) Univ Paris Diderot
nf@eila.univ-paris-diderot.fr

> Il est absurde de se donner des règles absolues sur ce qu'il faut lire et ce qu'il ne faut pas lire. Plus de la moitié de la culture moderne repose sur ce qu'il ne faut pas lire. (Oscar Wilde, 1907, p. 7)

> C'est parce qu'elle est non-littérale que, malgré la fausseté de la majeure partie des énoncés qui composent les discours de fiction, la fiction contribue à la construction ou à l'amélioration de la représentation du monde. Ainsi, de façon paradoxale, parce que la théorie de la connaissance est vériconditionnaliste et logiciste, elle peut expliquer la façon dont fonctionne la fiction et son intérêt cognitif majeur. (Reboul et Moeschler, 1998, pp. 174-175).

En traduction, en traductologie, les camemberts n'ont pas le monopole du paradoxe[1]. En effet, une bonne partie de la recherche et la quasi-totalité des thèses relevant de ce domaine s'effectuent dans le champ littéraire, tandis que les professionnels, les innovations et les nouveaux métiers — et donc, pourrait-on penser, les besoins en termes de recherche — se rencontrent en grande majorité dans le champ pragmatique. Est-ce un problème ? Pas pour ceux qui, comme Jean-René Ladmiral et Henri Meschonnic, pour une fois d'accord, estiment que la traduction littéraire, parce qu'elle fait fond sur l'exploration fine de la complexité humaine que l'on trouve en littérature, peut aussi, et avec facilité, s'appliquer à ces modes d'expression comparativement grossiers qui leur semblent être ceux du domaine pragmatique. Pas pour un nombre encore important de traducteurs, qui

[1] Nous souhaitons remercier, pour cette image, ces deux grands créateurs de concepts que sont Jean-René Ladmiral et Valéry Giscard d'Estaing.

pensent qu'on peut fort bien exercer sans réflexion théorique et abandonner cette dernière aux lubies universitaires. Nous pensons personnellement que c'est un tort :

- c'est un tort parce que l'expérience montre que, si les questions sont parfois communes entre ces deux domaines, les solutions sont souvent différentes, et parfois diamétralement opposées ;
- c'est un tort parce qu'une réflexion qui se coupe de ses principaux champs d'application — et même Antoine Berman (1999, p. 19) insiste sur le caractère appliqué de la traductologie — ne peut qu'y perdre en pertinence et en vigueur ;
- c'est un tort parce qu'une pratique sans un minimum d'idées structurantes représente une dépense intellectuelle inutile, en même temps qu'une source d'erreurs et de bévues ;
- c'est un tort, enfin, parce que les évolutions techniques de ces 30 dernières années, qui ont conduit à l'émergence des métier de la traduction amènent à approfondir et, peut-être, à redéfinir ce que l'on entend par traduction et traducteur — et cela dans l'intérêt même des professionnels. Sans parler des problèmes — et ils existent — qu'on ne trouvera qu'en pragmatique et pas en traduction littéraire.

Si la transposition directe de la traduction littéraire vers la traduction pragmatique n'est pas franchement opératoire et si néanmoins, une recherche est nécessaire dans le champ pragmatique (le seul dont nous comptons véritablement parler), eh bien, il faut reformuler. C'est ce que nous allons — modestement — tenter de faire. À notre sens, c'est plus de la littérature tout court que de la traduction littéraire que la traduction pragmatique peut et doit s'inspirer. Et nous allons tenter de le montrer en nous appuyant sur un passage bien connu d'Edgar Poe. Il s'agit de l'article de presse qui pose la problématique du *Double assassinat dans la rue Morgue*.

La question que nous pose ce prototype du roman policier est la suivante : sommes-nous – traducteurs, et donc humains, ou l'inverse, selon l'extension que l'on donnera au mot traduction – hommes ou singes ? Ou plutôt, à quels moments, dans quelles conditions sommes nous plutôt l'un ou plutôt l'autre ?

> "EXTRAORDINARY MURDERS. –This morning, about three o'clock, the inhabitants of the Quartier St. Roch were aroused from sleep by a succession of terrific shrieks, issuing, apparently, from the fourth story of a house in the Rue Morgue, known to be in the sole occupancy of one Madame L'Espanaye, and her daughter, Mademoiselle Camille L'Espanaye. […]
>
> "The apartment was in the wildest disorder –the furniture broken and thrown about in all directions. There was only one bedstead; and from this the bed had been removed, and thrown into the middle of the floor. On a chair lay a razor, besmeared

with blood. On the hearth were two or three long and thick tresses of grey human hair, also dabbled in blood, and seeming to have been pulled out by the roots. Upon the floor were found four Napoleons, an earring of topaz, three large silver spoons, three smaller of metal d'Alger, and two bags, containing nearly four thousand francs in gold. The drawers of a bureau, which stood in one corner, were open, and had been, apparently, rifled, although many articles still remained in them. A small iron safe was discovered under the bed (not under the bedstead). It was open, with the key still in the door. It had no contents beyond a few old letters, and other papers of little consequence.

"Of Madame L'Espanaye no traces were here seen; but an unusual quantity of soot being observed in the fire-place, a search was made in the chimney, and (horrible to relate!) the corpse of the daughter, head downward, was dragged therefrom; it having been thus forced up the narrow aperture for a considerable distance. The body was quite warm. Upon examining it, many excoriations were perceived, no doubt occasioned by the violence with which it had been thrust up and disengaged. Upon the face were many severe scratches, and, upon the throat, dark bruises, and deep indentations of fingernails, as if the deceased had been throttled to death.

"After a thorough investigation of every portion of the house, without farther discovery, the party made its way into a small paved yard in the rear of the building, where lay the corpse of the old lady, with her throat so entirely cut that, upon an attempt to raise her, the head fell off. The body, as well as the head, was fearfully mutilated –the former so much so as scarcely to retain any semblance of humanity.

"Four of the above-named witnesses, being recalled, deposed that the door of the chamber in which was found the body of Mademoiselle L. was locked on the inside when the party reached it. Every thing was perfectly silent –no groans or noises of any kind. Upon forcing the door no person was seen. The windows, both of the back and front room, were down and firmly fastened from within. A door between the two rooms was closed, but not locked. The door leading from the front room into the passage was locked, with the key on the inside." (Edgar Poe, The Murders in the Rue Morgue [Double assassinat dans la rue Morgue], 1841)

Notre propos n'est donc pas de nous interroger sur les traductions successives de cette nouvelle, mais sur les parallèles à tracer entre, d'une part, la façon dont l'énigme y est résolue et, d'autre part, la démarche de traduction. Nous chercherons donc d'abord à abstraire de ces quelques paragraphes les grands traits de l'approche policière, puis à montrer en quoi la démarche du traducteur est analogue à celle d'un enquêteur – ce qui n'est pas exactement nouveau. Nous entendons ensuite montrer en quoi cette démarche de l'enquête n'est en fait qu'une métaphore pratique de l'approche scientifique, voire de toute opération créative, ce qui invite à des choix.

I. La démarche policière

Mais pour l'instant, revenons à notre double assassinat. C'est d'abord sa sauvagerie et ensuite son caractère incompréhensible qui frappent le lecteur :

pourquoi tant de brutalité, d'acharnement, de cruauté ? Pourquoi le corps d'une des deux habitantes a-t-il été introduit, la tête en bas, dans le conduit de la cheminée ? Qui possède la force physique suffisante pour un tel acte, pour arracher à mains nues une tresse de cheveux ou pour arriver à séparer presque totalement une tête de son corps au moyen d'un rasoir ? Mais le malaise est aussi alimenté par deux éléments plus subtils. Car les deux certitudes dont dispose le lecteur sont en réalité plus dérangeantes encore que ces détails horribles :

- le double assassinat n'a pas pu être motivé par l'appât du gain puisque le ou les coupables ont laissé derrière eux 4 000 francs en or (une petite fortune) et divers objets précieux ;
- lorsque les voisins ont enfin pu pénétrer dans l'appartement, ils ont trouvé toutes les issues fermées de l'intérieur (thème qui sera repris et amplifié plus tard par Gaston Leroux dans *Le Mystère de la chambre jaune,* 1908).

Les deux lignes de fuite qui pourraient permettre une explicitation non surnaturelle de cette scène d'horreur sont ainsi barrées : tout comme les voisins d'abord ameutés par le vacarme, on sait comment entrer dans cette énigme, mais pas comment en sortir. Il ne reste qu'un luxe de détails atroces et inexplicables. Et d'autant plus atroces qu'ils paraissent inexplicables ! Un bloc de sensations, dirait Deleuze : un tableau qui se refuse à devenir une histoire.

Le travail du détective va alors consister, comme dans la troisième partie de ce grand roman qu'est *Le photographe et son modèle,* de John Hawkes (1988/89), à transmuter ce tableau en une séquence cohérente d'événements dans laquelle chaque élément sera expliqué sans reste. Comment va-t-il s'y prendre ?

Nous nous inspirons ici de l'étude magistrale que Boileau et Narcejac, eux-mêmes auteurs bien connus de ce genre littéraire, ont consacré à cette nouvelle, dans leur essai *Le roman policier* (1964/1994). La démarche adoptée par le détective, un nommé Dupin, consistera, écrivent-ils, à ignorer tout ce qui rend cette scène hallucinante au point d'empêcher la réflexion, pour ne garder qu'une question opératoire : comment le meurtrier est-il entré ? Laissons la parole à ces auteurs :

> Il est venu par les toits. Il a utilisé une petite fenêtre placée à la tête du lit et sommairement condamnée. […] Nous tenons le rapport cherché. Il s'établit de lui-même entre l'exiguïté de l'ouverture et la chaîne du paratonnerre. D'où le problème : qui est-ce qui peut grimper facilement sur les toits en se servant d'une chaîne de paratonnerre ? Un homme ? Trop lourd. Un enfant ? Pas assez fort. Mais un animal, oui. Dès que l'esprit a su découper dans la masse du mystère deux éléments qui s'ajustent et amorcent un lien causal, dès qu'il a isolé une relation, le mystère se change en problème. (Boileau et Narcejac, 1964/1994, p. 10)

Il n'y a plus qu'à déterminer quel animal — de toute évidence, ce sera plutôt un primate qu'un ornithorynque — et à se mettre en quête de celui qui peut être son maître : le directeur d'un cirque, ou un marin, par exemple… Le reste, à un point près, curieusement délaissé par Boileau et Narcejac, s'explique pratiquement

de lui-même : un orang-outang échappe à la surveillance de son maître. Errant nuitamment sur les toits de Paris, il aperçoit une fenêtre ouverte, s'introduit dans l'appartement, trouve un rasoir, est découvert par les habitantes du lieu, qui s'en alarment bruyamment, veut faire taire leurs hurlements, s'y prend avec une indiscutable sauvagerie (c'est un animal), a peur d'être puni (c'est un animal proche de l'humain), cherche à cacher les traces de son acte en glissant l'un des cadavres dans la cheminée et en précipitant l'autre dans la cour :

> Comme on le sait, un problème bien posé est à moitié résolu. L'esprit est désormais à son affaire. Laissant de côté ce concret foisonnant qui l'étourdit, il travaille sur son réel à lui qui est fait de démarches logiques. Ayant saisi dans sa visée initiale une certaine évidence, il s'empresse de la rattacher à des évidences voisines par le simple le jeu du raisonnement. (Boileau et Narcejac, 1964/1994, p. 10)

Cette séquence logique explique au passage la première de nos lignes de fuite barrées : la cupidité est rare chez le primate. Reste la seconde, sur laquelle nous reviendrons : les fenêtres et la seule porte d'accès sont verrouillées de l'intérieur... Ou plus exactement, elles le sont lorsque l'enquête commence. Mais il est impossible qu'elles l'aient été au moment du crime, sinon, pas d'entrée et donc pas de meurtre possible. Et s'il y a eu entrée, il y a forcément eu sortie, fut-ce d'une manière pour l'instant inexplicable : la présence d'un des deux corps dans la cour l'atteste. Effectivement, après vérification, les enquêteurs pourront démontrer que la fenêtre la plus proche du paratonnerre s'est bloquée par la suite. Tout est maintenant parfaitement expliqué, réintégré dans la chaîne des causes et des effets. Le meurtre, puisque ce n'est pas un assassinat, malgré le titre choisi par Baudelaire en français[2], reste abominable, mais il n'a plus rien d'énigmatique : nous sommes rassurés. Nous ne sommes plus du côté du singe, être de sensations, aux pensées grossières et désarticulées, mais de celui de l'enquêteur, incarnation de la raison. Les nouvelles policières de Poe fonctionnent donc bel et bien sur le mode de la conversion : nous étions singes, nous voilà hommes.

Elles annoncent en outre à la fois le *modus operandi* général des romans policiers et leur fonction sociale : à l'origine de l'énigme policière se trouve une rupture de la trame qui assure la cohésion de la collectivité : typiquement un meurtre, l'acte par excellence, si l'on peut dire, qui va retrancher son auteur du reste de l'humanité. Il s'agit alors, par une démarche raisonnée, de reconstituer la clôture et donc l'ordre du monde : le coupable est découvert, il sera châtié ou en tout cas mis hors d'état de nuire.

II. Application à la traduction

[2] Ce qui n'en fait pas une erreur de traduction de ce dernier, mais modifie légèrement la focalisation de la nouvelle : c'est un assassinat pour les journaux et, au début, pour le lecteur, cela devient ensuite un meurtre ou un homicide.

Ce schéma s'applique aussi à la démarche de traduction pragmatique. Pour passer du texte de départ au texte d'arrivée, c'est-à-dire pour comprendre et réexprimer, le traducteur doit d'abord se poser les bonnes questions, formuler des hypothèses qu'il vérifiera, savoir remettre en cause certaines données de départ, se raccorder au réel et assumer l'incomplétude de ses investigations, en vue de produire un résultat cohérent. Et puisque nous parlons d'incomplétude, il nous faut tout de suite préciser que le nombre de pages dévolu à cet article ne nous permettra pas d'aller aussi loin qu'il serait souhaitable dans notre démonstration. Nous comptons donc bien développer ces aspects dans une publication ultérieure.

1. Poser les bonnes questions

Poser les bonnes questions, c'est tout d'abord s'interroger sur la composition du texte, aux différentes échelles envisageables : où se situe le document à traduire dans le champ du savoir considéré, quelle est sa nature (son genre), comment y est organisée l'argumentation, quelle est l'articulation des parties, sous-parties et paragraphes (aspect que beaucoup de logiciels de TAO font hélas perdre de vue, ce qui peut être fort dommageable), comment expliquer l'ordre des éléments d'une simple phrase (que nous serons ensuite libres de restituer dans une tout autre succession, du moment que cela sert l'intention du texte), quels sont, dans un énoncé, les éléments de sens décisifs autour desquels nous pourrons articuler notre traduction ?

Ce type de préoccupation va par exemple permettre d'éviter des écueils qui n'auraient aucune importance linguistique, mais en ont une grande sur le plan pragmatique. Un exemple : dans un texte sur la montée de la violence associée aux mouvements d'extrême-droite en Europe occidentale, on trouve cette phrase apparemment anodine :

> Finland, France, Germany, Italy, the Netherlands and other countries have also reported alarming increases in violence against "foreigners".

Où est la difficulté ? Contrairement à ce qu'on pourrait penser, pas dans la traduction de l'anglais « *foreigners* », mais tout bêtement dans l'ordre de citation des pays ! C'est là-dessus qu'il faut s'interroger : le classement est en effet alphabétique, ce qui lui confère une certaine forme de neutralité. Aucun des pays mentionnés n'est ainsi mis en exergue, tous sont sur le même plan. Il devra donc être rendu par un autre classement alphabétique en français :

L'Allemagne, la Finlande, la France, l'Italie, les Pays-Bas…

Si, en revanche, on traduisait cette séquence dans l'ordre initial, l'Allemagne se retrouverait intercalée entre la France et l'Italie et l'on pourrait en déduire, à tort, que les agressions auraient été plus nombreuses dans un pays que dans un autre. Ce que le texte ne dit pas. Ce serait conférer un sens politique précis et non voulu à cette phrase — et risquer l'incident diplomatique.

2. Formuler des hypothèses et les vérifier

Poser les bonnes questions (et écarter les autres), nous venons de le voir, c'est faire le premier pas vers une solution acceptable. Dans l'heuristique de la traduction comme dans celle de l'enquête, il s'agit ensuite de formuler une ou plusieurs hypothèses, que l'on testera à la lumière de la logique générale du texte, du contexte et du cahier des charges, implicite ou explicite. Un exemple, en allemand, nous éclairera sur cette démarche.

Bis zu diesem Energiestandard, so die Überlegung, lassen sich Gebaüde allein über die Zuluft temperieren und benötigen kein zusätzliches Heizsystem.

Source : Schoof, 2010, p. 4.

Tiré d'une revue d'architecture, le texte original traite des « maisons passives », c'est-à-dire à faible consommation d'énergie. Cherchons d'abord à la débroussailler élément par élément, sans nous poser encore la question de la structure d'ensemble.

- Juste avant ce passage, il est indiqué que le plafond de consommation d'énergie thermique ou énergie de chauffage (*Heizenergie*) pour ces constructions est de 15 kWh par m² et par an.
- Il s'agit maintenant, procédé rhétorique classique, d'expliquer pourquoi cette valeur a été choisie : c'est la raison pour laquelle on trouve l'expression *so die Überlegung,* que l'on pourra traduire, par exemple, par « cette valeur se justifie » ou bien « selon cette philosophie »…
- Autre difficulté potentielle, le terme *Energiestandard* ne renvoie pas exactement à une norme, mais à la valeur plafond fixée par une norme (cas — et piège de traduction — courant dans les textes traitant de l'environnement, en particulier en anglais). *Bis zu diesem Energiestandard* pourrait ainsi se traduire, en première approximation, par « à concurrence de cette valeur ».

- *Zuluft* correspond à l'aération, la ventilation, l'apport d'air, éventuellement chauffé par des moyens écologiques (la chaleur solaire accumulée dans un réservoir d'eau, par exemple). Jusqu'ici, rien de bien compliqué.
- *Temperieren* est un peu plus délicat : ce verbe correspond à l'idée d'équilibrage de la température, et c'est le début des ennuis pour le traducteur. Qui dit équilibrage dit possibilité de variation dans un sens comme dans un autre, ici le chauffage ou la climatisation. D'où une question : faut-il miser sur l'un, l'autre, ou les deux termes ?
- Ce qui nous amène aux deux mots, en apparence anodins, qui rendent cette phrase réellement difficile à comprendre, et donc à traduire : *bis* et *und.*

Nous renvoyons ici au dilemme que représente la terminologie en traduction pragmatique : celle-ci est d'une importance fondamentale, mais elle ne règle pas tout, loin de là. La vraie question de traduction posée par ce passage, du fait de l'ambigüité du verbe *temperieren,* est donc la suivante :

- faut-il considérer que la plage de valeurs (*Bis zu diesem Energiestandard*) considérée va de 0 à 15 kWh/m²/an, ce qui implique qu'on tienne uniquement compte du chauffage et non de la climatisation pour restituer le sens de *temperieren ?* Et dans ce cas, *und* aura pratiquement un sens causal ; ou bien
- doit-on penser que *Bis zu diesem Energiestandard* correspond à toute valeur de consommation supérieure ou égale à 15 kWh/m²/an, au motif que les maisons passives sont censées permettre d'abaisser la consommation d'énergie (et donc l'empreinte carbone) des bâtiments en question, et que la réalité à partir de laquelle on doit raisonner est donc forcément une consommation supérieure à cette valeur. Si c'est le cas, alors la conjonction *und* n'a plus un rôle causal, mais vise au contraire à séparer deux réalités, et *temperieren* vaut, d'un côté, pour le chauffage et, de l'autre, pour la climatisation.

À partir d'une même phrase initiale, nous nous retrouvons ainsi avec deux hypothèses de traduction fort différentes, et pour tout dire opposées :

Bis zu diesem Energiestandard, so die Überlegung, lassen sich Gebaüde allein über die Zuluft temperieren und benötigen kein zusätzliches Heizsystem.	**Hypothèse 1** Selon cette philosophie, la ventilation suffit, jusqu'à concurrence de cette valeur, à assurer le chauffage des bâtiments, qui peuvent donc se passer d'un système de chauffage complémentaire.
	Hypothèse 2 Selon cette philosophie, au dessus de cette

	valeur, les maisons passives règlent elles-mêmes leur température par circulation des flux d'air [ce qui couvre le champ de la climatisation], et [avec la virgule comme marque de séparation] peuvent se passer d'un système de chauffage supplémentaire [ce qui sous-entend qu'il en existe un, jusqu'au plafond de 15 kWh/m²/an].

Comment trancher ? Grâce au contexte ou par consultation d'un expert, c'est-à-dire dans les deux cas en nous documentant. En l'espèce, il apparaît que les plafonds globaux de consommation usuelle dans d'autres pays (notamment la France) sont plutôt de l'ordre de 50 kWh/m²/an, en intégrant la climatisation. Le chiffre de 15 peut donc assez logiquement de concerner que le chauffage. De plus, le micro-contexte (le texte à traduire) précise que cette valeur a été fixée il y a plus de 30 ans, à une époque où la climatisation, au moins en Allemagne, était beaucoup moins répandue. Parmi les éléments de sens qui permet de traduire cette phrase, il faut donc considérer *Heizung* (qui n'y figure pas en toutes lettres) comme plus solide que *temperieren.*

Ce qu'il faut retenir, en tout cas, concernant cette deuxième étape, c'est que nous, traducteurs, opérons dans le registre du plausible, pas dans celui de la vérité. Séleskovitch et Lederer (1984) diraient que nous interprétons ; Sperber et Wilson, (1986/89) que nous procédons par inférences.

Nous avons ainsi, fidèle à la démarche de l'enquête policière, analysé une situation, formulé des hypothèses sur les relations susceptibles d'en découler, évalué le degré de probabilité de ces relations, et tranché. En espérant l'avoir fait à bon escient.

3. Savoir remettre en question les données de départ

Mais les romans policiers, on le sait, sont aussi tramés de fausses pistes. C'est un de leurs principaux ressorts narratifs : on croit pendant 150 pages que c'est le buraliste qui a tué la mercière, pour découvrir horrifié que le meurtrier était un phoniatre au-dessus de tout soupçon — et que maintenant tout accuse... En traduction, cela donnera une erreur de sens — ou pas de sens du tout. Il est bien sûr impossible de se prémunir totalement contre ce risque, qu'il faut donc assumer sans honte : tous les traducteurs se trompent ! Par rapport aux autres rédacteurs, ils ont seulement la particularité de se tromper moins souvent, même s'ils restent soupçonnés du contraire. Pourquoi moins souvent ? Parce que leur méthode analytique se double d'une logique de la vérification. Et celle-ci porte notamment sur la connaissance du référent.

Travail d'enquête : un traducteur pragmatique, tout comme un journaliste, recoupe toujours ses informations, et ne prend donc pas tout le contenu du texte de départ pour argent comptant. C'est assez aisé avec tout ce qui est factuel — et cela doit rapidement devenir un réflexe pour ce qui relève de la culture générale.

À ce que disent Boileau et Narcejac, qui, curieusement, sont muets sur ce point, on peut donc ajouter un point fondamental pour la traduction pragmatique : certaines des données de départ peuvent être contradictoires, imprécises ou inexactes. Il ne faut donc pas sacraliser le texte initial (ce que Jean-René Ladmiral appelle « *l'impensé théologique de la traduction* »[3]). Dans le Double assassinat dans la rue Morgue, le détective Dupin aura fait de même en s'assurant que l'une des fenêtres donnant sur la cour, et que l'on avait cru fermée de l'intérieur pendant la totalité du drame, ne s'est en fait verrouillée qu'après coup. En règle générale, on fait trop confiance aux textes originaux (et d'ailleurs aux dictionnaires) et pas assez à ses propres facultés de jugement. C'est en inversant ce différentiel que l'on parvient à produire des textes d'arrivée meilleurs que ceux de départ. Sans bien sûr (nous ne sommes pas des surhommes) être nous-mêmes totalement immunisés contre l'erreur. Signalons au passage que ce traitement de l'erreur constitue une des différences majeures entre traduction pragmatique et traduction littéraire.

4. Assumer l'incomplétude de nos investigations

Toutes les enquêtes, néanmoins, n'aboutissent pas à une solution objective. Que faire, alors ? Un exemple, tiré d'un texte sur l'économie du traitement des eaux :

> The payments an individual household makes for [the provision of water supply and sanitation network infrastructure] are often a significant household budget expenditure, and a household's share of **these capital assets** can represent a substantial portion of **its net worth**, **albeit typically publicly owned and typically not easily tradable**.

Source : Sztanjbok, 2009-2010.

Cette phrase est mal écrite (ce qui est banal) et peu claire (ce qui est plus gênant) : on ne voit très bien à quoi, syntaxiquement, se rattachent *these capital assets* (ces actifs), *its net worth* (sa valeur nette, mais la valeur de quoi ?), et surtout ce qui suit *albeit*… Avec un peu de réflexion, et en s'aidant de la connaissance du domaine, on peut formuler deux hypothèses concurrentes :

[3] Voir notamment Ladmiral, 1990, p. 121.

- soit les dépenses de chaque ménage pour l'adduction et l'évacuation des eaux influent fortement sur la valeur nette de leur habitation, même si cette part renvoie généralement à l'accès à un service public, ce qui la rend difficilement monnayable. Dans ce cas, on considérera que ce passage envisage les choses du point de vue individuel et patrimonial ;
- soit la part agrégée des ménages dans la valeur nette totale des infrastructures d'adduction et d'assainissement est très importante, même si ces infrastructures sont en général publiques et peu susceptibles d'entrer dans une logique purement commerciale (privatisation, par exemple). Dans cette hypothèse, l'auteur réfléchit en termes de macro-économie et de gestion des services collectifs.

Or, dans ce cas précis, il ne nous a pas été possible de trancher. Les experts consultés se sont montrés aussi perplexes que nous : les deux solutions sont plausibles. Notre modèle policier butte ici sur une limite : c'est la démarche de l'enquête qui nous permet de définir les deux solutions possibles, mais elle ne peut suffire à décider entre elles. Il faut pourtant produire une traduction efficace, pertinente et, si possible, exacte (dans cet ordre de priorité). Que faire, alors ? Élaborer modestement une solution qui ne soit pas fausse et qui veuille effectivement dire quelque chose en contexte. C'est un optimum de second rang. Il faut choisir, mais nous devons, dans un cas comme celui-ci, le faire sans certitude, au profit de l'option qui semble la moins mauvaise au regard du texte, du contexte et de la demande – l'option qui sert le moins mal l'intention que nous prêtons à ce texte. Et ce choix restrictif sera préférable au maintien du flou et de l'ambiguïté, car il a au moins l'avantage de déboucher sur une solution qui a un sens. Dans une logique policière, cela pourrait conduire à condamner un innocent. En traduction pragmatique, en revanche, c'est rendre justice au texte de départ et à la demande qui nous est adressée. Nous ne sommes donc plus dans une démarche de fidélité, dans laquelle le texte d'arrivée serait le miroir du texte de départ, et dont le critère de vérification serait la rétrotraduction. Car à quoi bon produire l'équivalent fidèle d'un texte source qui n'a pas de sens !? Là serait le véritable assassinat : un double assassinat, comme dans la nouvelle de Poe, avec comme victimes le document d'arrivée et l'intention portée par le texte de départ. Et c'est le traducteur qui risquerait à son tour de se retrouver, sinon à la morgue, du moins au chômage. La traduction pragmatique s'inscrit en effet dans une logique de production du sens (si possible le même), en fonction d'une intention (que l'on prêtera à l'auteur du texte et au demandeur de la traduction).

III. Le policier, paravent de la démarche scientifique

Traducteurs, nous sommes donc enquêteurs. Mais cela ne veut pas dire que notre casquette de Sherlock Holmes peut tout résoudre. Cela signifie tout au plus

qu'enquêter pour traduire suppose une tournure d'esprit, un désir d'élucidation par une réflexion logique qui vise à comprendre l'inconnu en se servant du déjà connu, qui procède par catégories et qui s'intéresse aux relations et aux structures : cause/effet, contradiction, espace (haut/bas, avant/arrière), temps (avant/après/pendant). Cette réflexion logique sépare les choses pour les connaître, va chercher la simplicité sous la complexité. Elle est parente de la terminologie (qui a pour but de définir les rapports qui lient les concepts que l'on va nommer).

Tout cela est banal, mais il est important d'en avoir conscience et de le mettre en œuvre concrètement si l'on veut traduire correctement. En même temps, nous sommes obligés d'admettre que traducteurs et enquêteurs ne sont pas les seuls à agir ainsi : tout être raisonnable se comporte de la sorte (ou, plus exactement, tout être se comporte de la sorte lorsqu'il agit de manière raisonnable). La figure de l'enquêteur telle que nous la livre la littérature policière n'est donc qu'une fiction utile pour fixer une attitude : une métaphore. Métaphore, en l'occurrence, de la démarche scientifique : « *'There never was a Dr. Jamf,' opines world-renowned analyst Mickey Wuxtry-Wuxtry—'Jamf was only a fiction, to help him explain what he felt so terribly, so immediately in his genitals...'* » (Pynchon, 1973, p. 738). Le travail du scientifique consiste en effet à mettre au jour de manière méthodique les lois qui organisent une nature en apparence désordonnée, pour en montrer les rapports et la structure. C'est en science que l'on trouve ce modèle à l'état pur, c'est d'abord pour la science qu'il a été théorisé. Néanmoins, les scientifiques ne sont pas les seuls à l'employer. Que fait un auteur ou un artiste lorsqu'il entreprend d'écrire ou de créer ? Il part lui aussi de la jungle du réel pour la mettre en ordre. Cela devient une fiction, une œuvre artistique qui a pour fonction de *faire* le monde, de projeter une réalité durable, qui va s'imposer par la puissance expressive de son auteur. Par la fiction, une réalité ordonnée se substitue ainsi à une réalité désordonnée (même lorsque ce qu'elle met en scène est le désordre le plus absolu). Avec d'ailleurs la capacité de rejaillir vers le réel : dans l'histoire de la conquête spatiale, c'est Jules Verne qui définit les paramètres de la course à la Lune, c'est Fritz Lang qui invente le compte à rebours, pour créer un effet de suspense, et c'est Hergé qui préfigure l'esthétique des fusées lunaires (outre la postulation, longtemps jugée fantasmagorique de la présence d'eau sur notre satellite…). Raisonner en traductologie à partir de telles analogies permet d'ouvrir les yeux sur les multiples circulations qui sont susceptibles d'exister entre traduction pragmatique, démarche scientifique et création littéraire. Le texte à traduire — n'importe quel texte, peut-être — apparaît d'abord irréel et complexe. C'est une jungle de mots, et nous sommes comme le singe d'Edgar Poe, lui-même métaphore du lecteur au début de la nouvelle : perdus. Le traducteur s'appuie alors sur le réel pour en structurer la logique, en s'aidant des modèles intellectuels renfermés par la littérature et d'outils rhétoriques pour rendre cette structure logique. Cela devient un second texte — ordonné — qui se substitue à un original initialement perçu comme désordonné (et a vocation à n'être pas un texte second). Nous étions singes, nous voilà hommes — et de plus en plus

souvent femmes, ce qui ne gâte rien. Les traducteurs, quel que soit leur domaine d'exercice, ont donc tout à gagner à s'armer des outils de la littérature et de la science, qui convergent dans le modèle policier, pour produire efficacement des textes efficaces. Mais alors, sommes-nous tous enquêteurs ? C'est ce que suggèrent Boileau et Narcejac :

> Le roman policier semble s'être constitué peu à peu, à une époque relativement récente. Ce n'est qu'une apparence. Les mécanismes de la raison qu'il met en œuvre sont contemporains de l'homme lui-même. Mais ces mécanismes, parce qu'ils ont fonctionné spontanément dès l'aube des temps, ont été inaperçus. Le primitif qui a inventé la roue, l'hameçon, le levier, ne savait pas qu'il pensait correctement. Il a fallu attendre Aristote pour avoir une logique, Descartes pour avoir une méthode, Claude Bernard pour avoir une épistémologie. Il n'y a pas une histoire de la conscience, mais une histoire de la prise de conscience. (Boileau et Narcejac, 1975/1994, p. 11)

Néanmoins, cette généralisation appelle une question : dans la représentation qu'il se fait de lui-même, le traducteur a-t-il plus intérêt à se voir comme scientifique, comme enquêteur ou encore comme auteur de fiction ? Quelle sera pour nous la métaphore la plus productive, c'est-à-dire la plus intelligible et la plus opératoire ? Nous penchons, bien qu'il ne s'agisse que d'une façade, pour le modèle policier, car il est pratique, économique, élégant et superficiel, ces quatre adjectifs étant ici à considérer comme synonymes. La soi-disant démarche de l'enquête possède en effet un fort pouvoir heuristique : c'est en quelque sorte la vulgarisation, le *storytelling* d'une démarche scientifique qui sera souvent considérée comme rébarbative — et trop indexée sur la notion de vérité alors que le domaine du traducteur est celui du plausible — et d'une démarche d'écriture créative qui sera jugée austère — et trop dépendante de la notion de fiction, alors que nous opérons sur des textes référés au réel.

Il nous faut donc choisir cette métaphore de référence en pleine conscience de ses insuffisances, mais aussi parce qu'elle permet de rebattre les cartes entre traduction littéraire, traduction pragmatique et littérature tout court. Opposer les deux premières nous semble en effet à peu près aussi stérile que vouloir les fondre dans un même ensemble. On peut en revanche se servir de la puissance évocatrice de la littérature pour représenter une heuristique de la traduction pragmatique qui n'est elle-même que le modèle d'une démarche tout simplement scientifique (de même que, dans l'histoire de la littérature, le genre fantastique apparaît comme l'image déformée de la montée de l'industrialisation) : « *Le roman policier est la maquette très perfectionnée de l'enquête scientifique* » (Boileau et Narcejac, 1975/1994, p. 11) et que l'on pourra appliquer aux textes scientifiques et techniques (au même titre que tous les autres). C'est d'ailleurs ce que font, dans un domaine voisin, les tenants de la langue de spécialité, qui rédigent de plus en plus des romans

explicatifs plutôt que des manuels d'initiation à telle ou telle technique. C'est le thème passionnant des fictions à substrat professionnel (FASP[4]), mieux à même, pensent-ils, de fixer la mémoire et l'imagination pour transmettre un savoir technique.

Comme dans le *Double assassinat dans la rue Morgue,* ce qui importe donc, dans nos différentes spécialités, c'est de réfléchir à l'ouverture des portes et fenêtres, c'est-à-dire d'établir des circulations qui permettent de repenser les rapports entre domaines d'une manière qui soit productive à la fois pour la vie professionnelle et pour la recherche. Bref, répétons-le, il nous faut reformuler.

Références bibliographiques

BERMAN, A., *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.

BOILEAU et NARCEJAC, *Le roman policier,* Paris, Quadrige, PUF, 1964, réédité en 1994.

HAWKES, J., *Whistlejacket,* New York, Weidenfeld & Nicholson, 1988. Traduction française, *Le Photographe et ses modèles,* Paris, Seuil, traduit par Michel Doury, 1989.

LADMIRAL, J.-R., « Pour une théologie de la traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction,* volume 3, n°2, pp. 121-138, 1990. Disponible à l'adresse suivante : *www.erudit.org/revue/ttr/1990/v3/n2/037073ar.pdf*

LEROUX, G., *Le Mystère de la chambre jaune,* Paris, Pierre Lafitte et Cie, 1908.

PETIT, M. (sous la direction de), *Aspects de la fiction à substrat professionnel,* Bordeaux, Collection Travaux, 2004.

POE, E., *The Murders in the Rue Morgue*, 1841, disponible à l'adresse suivante : http://etext.virginia.edu/etcbin/toccer-new2?id=PoeMurd.sgm&images=images/modeng&data=/texts/english/modeng/parsed&tag=public&part=all

PYNCHON, T., *Gravity's Rainbow*, New York, Viking, 1973. Nous nous référons à l'édition Londres, Picador.

REBOUL, A. et MOESCHLER, J., *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communicatio,*. Paris, Seuil, 1998.

SCHOOF, J., « Das Passivhaus – Auslauf- oder Exportmodell ? », *Detail Green* [numéro spécial de la revue Detail] 01/10, 2010, p. 4.

SÉLESKOVITCH, D. et LEDERER, M., *Interpréter pour traduire,* Paris, Didier, 1984.

SPERBER, D. et WILSON, D., *La pertinence — Communication et cognition,* Paris, Les Editions de Minuit (traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber), 1986/1989.

[4] Voir notamment Petit (2004) et Villez (2005).

SZTANJBOK, P., *Costs of Municipal Water and Sanitation Network Infrastructure*, mémoire de traduction, master pro ILTS, Université Paris Diderot, 2009-2010.

VILLEZ, B., *Séries télé : visions de la justice,* Paris, Presses universitaires de France, 2005.

WILDE, Oscar, (sous le pseudonyme de *Sebastian Melmoth), Aphorisms,* 1907, traduction française : 1995, *Aphorismes,* traduit par Bernard Hoepffner avec la collaboration de Catherine Goffaux, s.l., Mille et une nuits.